
Monstruosité dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert

Hidéo YAMASHITA

Avant-propos

Le bonheur est une monstruosité ! punis
sont ceux qui le cherchent. (A Louise Colet
le 8–9 août 1846.)

Dans ce mémoire, nous traitons de la monstruosité dans *Madame Bovary*. Souvenons-nous que Flaubert est autant un héritier de Sade que de Spinoza. Il est sous leurs influences depuis son enfance jusqu'à sa mort. La cruauté monstrueuse propre à Sade qui tente de dénier les valeurs relatives qui font la société humaine a un point commun avec la philosophie de Spinoza où nous constatons l'ordre absolu dans la nature divine que Flaubert décrit invisiblement dans *Madame Bovary*. Quand on réfléchit à Sade et Spinoza, on constate une légitimité du monstre lorsque qu'ils sont fidèles à l'ordre naturel, mais pas à celui de l'homme. Ainsi chez Flaubert nous pouvons constater le mépris de celui qui est le fait de l'humanité moderne qui est voué à un faux ordre.

Dans *Madame Bovary*, il y a deux personnages principaux : Emma et Homais. Nous constatons dans le comportement de ces deux personnages une sorte d'absurdité qui fait un faux caractère. Cet illogisme est pris, par l'auteur, pour de la « bêtise humaine » qui est une sphère de l'effet pervers de « l'idée moderne » qui remonte jusqu'aux Lumières : d'un côté chez Emma « l'envie démocratique »¹, de l'autre chez Homais « la distinction » qui diffère de la simple ruse de Lheureux. Concernant les idéaux modernes, Burke dit : « L'effet pervers — qui veut le bien fait le mal ». L'idéal, c'est bien en principe, mais cela fait du mal en pratique, c'est là où, nous

1 Le sujet de l'envie démocratique est remarqué et analysé par Kazuhiro Matsuzawa dans son article : « Une lecture politique de *Madame Bovary* : le bovarysme et l'envie démocratique postromantique », *Revue Flaubert*, N° 5, Centre Flaubert de l'université de Rouen, 2005, (<http://www.univ-rouen.fr/flaubert/10revue/revue5/revue5.htm>).

pouvons entrevoir un abîme infranchissable entre le néant de l'humanité et l'infini de la nature harmonieuse sur lequel l'auteur met l'accent.

En outre, dans *Madame Bovary* les modernes qui sont appelés les bourgeois, en négligeant les valeurs traditionnelles, tiennent à créer un nouvel ordre selon lequel l'humanité se trouve au centre de l'univers : « l'anthropocentrisme » va avec l'amour du prochain et « la croyance au progrès » qui sont le signe de l'abêtissement de l'époque pour l'auteur. Ils prennent progressivement une figure de la monstruosité. Ce phénomène malsain est remarqué non seulement par Flaubert, mais aussi par les autres écrivains et philosophes antimodernes de l'époque comme par exemple, Baudelaire, Nietzsche etc. Le problème de la modernité était un fait universel de l'époque.

Dans *Madame Bovary*, l'auteur remarque la monstruosité de la société moderne. Il la voit surtout dans « l'illogisme » des bourgeois par rapport à leur propre ordre humain soi-disant « absolu ». Nous pouvons supposer que cet illogisme est le fait principal de la monstruosité dans *Madame Bovary*, comme nous le constatons dans le personnage d'Homais qui arrive à avoir le sentiment honteux d'être bourgeois en tentant de se distinguer des autres bourgeois. Ce comportement est paradoxal vis-à-vis de l'idée principale de la démocratie. Et à la fin du récit, son acquisition de la croix d'honneur est décrite comme le comble de son existence. Comme cela résume le récit, sa distinction paraît être une énigme à nos yeux comme si l'auteur nous demande d'interpréter ce sens dans son temps. A ce stade, nous supposons que la distinction d'Homais a un rapport avec le sujet de la monstruosité que nous traitons.

Ainsi, dans ce mémoire, nous analyserons l'illogisme des bourgeois de l'époque qui est représenté par excellence dans « la distinction » d'Homais.

Nous suivons une méthode herméneutique, en utilisant les textes manuscrits et sa *Correspondance* et en considérant la configuration textuelle pour mieux sonder la nature véritable de la monstruosité décrite dans *Madame Bovary*.

I. Le temps du monstre

L'époque moderne est conçue par Flaubert, comme le foyer du monstre et de la monstruosité. Cette idée est liée quelquefois à la notion panthéiste. Il est un héritier de Sade qui remet en cause toutes les valeurs sociales et morales en s'opposant à l'optimisme des Lumières. Les personnages des œuvres flaubertiennes souffrent dans leur être « ondoyant » entre le néant de leur existence et l'infini de l'univers. L'homme n'est qu'au milieu, c'est-à-dire « relatif ». L'abîme irréductible entre le relatif et l'absolu est l'objet de cette œuvre qui n'a pas de conclusion arbitraire. Ces deux pôles extrêmes sont comme le dit Pascal :

« Car enfin qu'est ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable.

Egalement incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti, que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? »²

Le seul salut pour l'être humain est une union de deux extrêmes irréductibles qui n'est pas réalisable ; et c'est là où il y a un abîme infranchissable. Mais ce que nous devons remarquer est que les bourgeois oublient ou perdent leur raison d'être au cours de l'époque fanatique de la modernité. Car le « progrès » signifie la destruction de la tradition qui est composée des valeurs accumulées au cours des siècles. En croyant aveuglement au progrès qui est finalement élevé au niveau de la religion, les hommes modernes pensent qu'ils peuvent réduire tous les problèmes de l'humanité et ramener toutes les conclusions à eux. Mais ceci se fait en détournant les yeux de leur état misérable d'insatisfaction et de passion inassouvie, qui fait la grandeur de l'âme chez Flaubert. Il écrit à Louise Colet :

« Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse), nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres. »³

Mais les hommes modernes croient naïvement remplir ce néant de la vie, comme un ingrédient d'un boudin, par leur invention merveilleuse : la science « absolue ». Cet optimisme stupéfait Flaubert. Les bourgeois contents d'eux, s'enfermant dans leur maison entourés de leur famille, c'est l'image de la bourgeoisie du dix-neuvième siècle. Didier Philippot fait remarquer que leur caractère est marqué par « la négation de la transcendance »⁴. C'est l'époque de « l'esprit fort » qui dominait l'âme. Ils se contentent d'eux-mêmes en rejetant une sensation suprême qui est permise seulement aux êtres humains. (C'est là que l'infinité de l'art est exprimée chez Flaubert.) Les bourgeois sont décrits dans le récit comme coupés de toutes les grandeurs qui leur permettraient de dépasser leurs idées bornées. Au nom de l'anthropocentrisme, l'humanité se croit le centre de l'univers en oubliant le respect de la nature éternelle et infinie. C'est pour cela que les bourgeois sont limités. Dans les *Œuvres de jeunesse*, nous pouvons apercevoir que les bourgeois sont conçus et considérés comme une sorte de monstres. Par exemple, dans *Quidquid volueris*, Monsieur Paul, un bourgeois remarquablement bourgeois, est traité comme un monstre de l'époque moderne qui s'oppose à celui de la nature, Djalioh :

« Voilà le monstre de la nature qui était en contact avec M. Paul, cet autre monstre, ou plutôt cette merveille de la civilisation et qui en portait tous les symboles, grandeur de l'esprit, sécheresse du cœur. »⁵

2 Blaise Pascal, *Transition de la connaissance de l'homme à Dieu 185* in *Œuvres complètes*, t. II, éd. Michel Le Guern, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 610.

3 Louise Colet, le 4 septembre 1852.

4 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme dans Madame Bovary de Flaubert*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 325.

5 *Quidquid volueris, Œuvre de jeunesse* in *Œuvres complètes*, éd. Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 250.

Dans cette œuvre, nous remarquons qu'en principe ces deux monstres s'opposent l'un à l'autre. Le premier est content de lui croyant ne manquer de rien ; il est *le corps*. Le second est accablé d'une passion inassouvie et son rêve est infiniment vaste :

« Autant l'un avait d'amour pour les épanchements de l'âme, les douces causeries du cœur, autant Djalioh aimait les rêveries de la nuit et les songes de sa pensée. Son âme se prenait à ce qui était beau et sublime, comme le lierre aux débris, les fleurs au printemps, la tombe au cadavre, le malheur à l'homme, s'y cramponnait et mourait avec lui. **Où l'intelligence finissait, le cœur prenait son empire.** Il était vaste et infini car il comprenait le monde dans son amour. Aussi il aimait Adèle. Mais d'abord comme la nature entière, d'une sympathie douce et universelle ; (...) »⁶

Dans le caractère complètement opposé entre Monsieur Paul et Djalioh, nous pouvons imaginer une dualité entre l'esprit bourgeois et l'âme, qui se poursuit jusqu'à *Madame Bovary*, dans une description plus mûre : Emma et Homais. Monsieur Paul se limite dans son esprit, dans son intelligence ou dans son ego, et pour Djalioh, le monde se trouve au-dessus de l'intelligence. Ce sont deux monstres dont les caractères sont contraires.

Concernant *Madame Bovary*, les personnages les plus grotesques sont Homais et Emma. Homais, homme moderne, croit au progrès en tout. Il manie la science et se prend pour le tout. Pour Flaubert, c'est une attitude excentrique et une bêtise impardonnable. Dans ce « livre sur rien », c'est-à-dire un livre sans conclusion au sens propre, Flaubert nous montre beaucoup de choses. La quête de l'absolu est autant remarquable dans le personnage d'Emma que dans celui d'Homais. Flaubert est influencé depuis son enfance par la philosophie de Spinoza, à cause de Le Poittevin, selon laquelle l'épanouissement de l'âme donne une ouverture à la nature panthéiste. Flaubert écrit à Louise Colet sur la relativité entre la nature et l'homme :

« La sève des arbres vous entre au cœur par les longs regards stupides que l'on tient sur eux. »⁷

Dans *Madame Bovary*, la nature dont l'effet n'apparaît pas directement à nos yeux sert de fond au récit dans lequel nous sommes absorbés⁸. C'est-à-dire qu'elle englobe le récit entier (l'art = la nature infinie). « L'art est une seconde nature », comme dit Hegel. Son œuvre est représentée par la nature elle-même, c'est-à-dire la *vérité*, comme un élément mimétique. Si la nature comprend toujours la vérité par rapport à la science moderne, les bourgeois seraient décrits comme des mensonges ou des

6 *Ibid.*, p. 250. C'est moi qui souligne.

7 A Louise Colet, le 26 août 1853.

8 A propos de la nature en tant que dieux qui reflète la *vérité* stérile des hommes modernes, Kazuhiro Matsuzawa dit ainsi qu' : « Emma et Homais, les deux protagonistes, finissent par être absorbés dans le paysage stérile et morne des mœurs de province. » Voir « Une lecture politique de *Madame Bovary* : le bovarysme et l'envie démocratique postromantique » de Kazuhiro Matsuzawa, *Revue Flaubert*, N° 5, Centre Flaubert de l'université de Rouen, 2005, *op. cit.*, p. 8. (<http://www.univ-rouen.fr/flaubert/10revue/revue5/revue5.htm>).

imbéciles. Mais leurs bêtises ne nous causent aucun rire, parce qu'elles sont *sérieuses*⁹. C'est là, la base du « grotesque triste ». Et ce goût du grotesque est lié sûrement à l'image du monstre. L'image des hommes modernes qui manipulent la science tout en la servant est grotesque ; comme s'ils sont à la fois dieux et prêtres. C'est une origine de la figure grotesque d'Homais (ou plutôt des bourgeois). Mais il faut mieux définir le mot « monstre ». Didier Philippot dit à ce propos dans sa thèse intitulée *Vérité des choses, mensonge de l'homme* :

« (...) le thème du *monstre* ou de miracle : la Nature, qui échappe à notre logique, sinon à toute logique, ne produit, semble-t-il, que des monstres. »¹⁰

De même, dans sa citation des *Notes nouvelles sur Edgar Poe* de Baudelaire :

« « La nature ne fait que des monstre » »¹¹

Selon le philosophe panthéiste, la nature est infinie, et Flaubert y reconnaît la plénitude de la substance divine comme Didier Philippot remarque. Cette divinité révèle le mensonge de la science moderne dans *Madame Bovary*. Elle est aussi représentée dans les œuvres de jeunesse sous l'apparence du diable qui montre à Smarh l'infinité du mal et de la vanité des gens qui forment aussi une autre infinité, comme « bêtise humaine ». Ce goût du mal qui est lié à l'infini nous suggère celui de Sade qui s'oppose à la vertu en tant que valeur relativisée. Chez Flaubert, la monstruosité doit-elle être considérée comme un élément qui comprend la notion de l'absolu, comme c'est le cas chez Sade ? De toute façon, nous pouvons considérer que, dans *Madame Bovary*, la monstruosité panthéiste s'oppose à celle qui est représentée par les bourgeois, c'est-à-dire les hommes modernes. Didier Philippot mentionne sur ce point :

« Héritier de Sade, mais aussi de Diderot, Flaubert affirme à l'inverse la « légitimité du monstre », du mal, du chaos, contre le finalisme optimiste des lumières, et oppose le « monstre de la Nature », qui est vrai, à cet « autre monstre ou plutôt cette merveille de la civilisation » (...) »¹²

Ainsi Philippot, en mentionnant *Quidquid volueris*, remarque, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a deux sortes de monstres. Cette dualité de la monstruosité se trouve de même dans *Madame Bovary* : d'un côté, Emma par l'intermédiaire de la sensation euphorique s'ouvre à la nature infinie ; de l'autre, Homais s'enivre de lui-même, ayant enfin acquis la croix d'honneur et se croyant être respecté de sa famille et des autres

9 Didier Philippot fait remarquer que dans la bêtise intelligente d'Homais il y a un caractère « sérieux ». Voir *Vérité des choses, mensonge de l'Homme, op. cit.*, p. 344 : « L'absurdité, l'énormité comique de la « consultation en règle » prouvent de même le sacrifice de la vérité à la vanité : le sérieux scientifique fait place à une mise en scène du sérieux, c'est-à-dire à une mise en scène du Moi ».

10 *Ibid.*, p. 250.

11 Charles Baudelaire, « Notes nouvelles sur Edgar Poe », *Nouvelles Histoires Extraordinaires par Edgar Poe*, Notices, notes et éclaircissements de M. Jacques Crépet, in *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, Paris, Louis Conard, Libraire-éditeur, 1917, p. XI.

12 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme, op. cit.*, p. 251.

bourgeois. Sa satisfaction narcissique lui fait croire qu'il est au centre de l'univers, il se croit absolu dans son ivresse.

Dans le comportement des deux personnages, nous pouvons constater une sorte de révolte contre la règle ou la valeur de la société moderne. Homais sous la figure hypocrite, en dénigrant les valeurs propres aux bourgeois, devient un homme qui n'est pas logique :

Homais = le bourgeois = les êtres relatifs ≠ Homais distingué.

Dans l'illogisme du comportement d'Homais, nous remarquons une tendance à la révolte contre la tradition, mais malgré sa révolte, quel que soit la valeur, au fil du temps, elle se transforme en tradition. C'est l'effet de la *nature*, si l'on peut dire. Dans le comportement d'Homais qui a envie de « transcender » socialement (un usage ironique), nous remarquons une négation de la valeur relative. Et cette négation des valeurs relativisées permet de créer une nouvelle religion ; c'est pour ça que la croyance au progrès retombe à l'état de simple dogme, comme croyance en une transcendance personnelle.

Enfin, la négation des valeurs morales ou sociales devient le seul moyen d'être absolu : c'est « la distinction ». Ainsi en conséquence, l'idée du progrès devient la même chose que la négation de la valeur actuelle. (Sinon qu'est-ce que signifie le progrès des progrès ? Ce n'est que la négation du tout.) Cela paraît dans le comportement du bourgeois qui avait d'abord créé sa propre logique vaniteuse, puis qui à la fin, comme Homais, tente d'y échapper afin de se distinguer des autres. C'est un processus de transformation en un monstre définitif. Il est d'abord décrit comme un bourgeois médiocre, mais il incarne aussi la monstruosité de l'époque ; ce paradoxe est une problématique centrale de cette recherche. De ce point de vue, Monsieur Paul n'est qu'un bourgeois relatif par rapport à Homais qui est distingué absolument des autres bourgeois. C'est-à-dire, Homais est-il plus monstrueux que Monsieur Paul ?¹³

De toute façon, le grotesque des bourgeois est causé par la modernité de la société. Les hommes modernes qui se sont détachés du *joug* de toutes les valeurs historiques et naturelles sont décrits dans *Madame Bovary* comme des monstres qui veulent être égaux à l'ordre naturel qui est le vrai absolu.

Depuis les Lumières, les hommes tentent de dominer la nature au nom de l'anthropocentrisme. Ils croient au salut des êtres humains par le progrès social, en maîtrisant la science. Flaubert voit dans le comportement des bourgeois une sorte de charlatanisme et ce caractère de charlatan est en fin de compte étroitement lié à la monstruosité. Ainsi l'époque moderne démocratique peut être considérée une souche de monstres et de monstruosité.

* * *

13 On se pose cette question, c'est parce que si le style *impersonnel* de Flaubert concerne son idée de la création qui a un rapport avec celle de l'infini et de l'absolu, son idée principale de la création de *Madame Bovary* diffère de celle de ses œuvres de jeunesse qui ont été conçues comme une sorte d'autobiographie.

Quand on considère l'enfance de Flaubert, on remarque que Rouen était la troisième ville de la France. Evidemment il n'a pas manqué d'observations du caractère des bourgeois. Il a composé une pièce de théâtre qui s'appelle *Le Garçon* qui fut créée sous l'influence de Sade. Le personnage grotesque du Garçon représente celui du bourgeois. Maurice Nadeau explique le caractère du Garçon :

« En fait, Flaubert projette dans ce type grotesque et méchant, hautement parodique, une haine foncière et une secrète attirance. Il **dénonce** les bourgeois hypocritement vertueux, gobeur sous ses faux enthousiasmes, démagogue, en réalité replié sur des intérêts matériels auxquels il s'accroche bec et ongles. »¹⁴

Selon son explication, l'enfant Flaubert dénonce l'attitude hypocritement vertueuse des bourgeois qui est décrite d'une manière monstrueuse. Au lieu de progresser, les êtres humains régressent en « homme un animal rapace »¹⁵, comme Nietzsche le remarque dans les hommes modernes. Cette attitude peut être considérée comme une ébauche de *Madame Bovary* dans lequel apparaît le personnage d'Homais :

« *Homo*, symbole de l'Homme moderne »¹⁶

Dans ce personnage, toute la monstruosité du bourgeois et la haine de l'auteur sont représentées. Celui-ci est représenté comme une sorte d'existence absolue, en tant que divinité, du fait de sa bêtise déguisée sous les traits d'un érudit. Malgré son apparence, il est vide. (Comme un mort vivant. Dans son corps, il n'y a pas d'âme.) Comme nous avons vu tout à l'heure ce que dit Nadeau, la norme de l'action chez les bourgeois dépend de leur intérêt. Et la vertu se transforme en l'hypocrisie. A ce propos, Antoine Compagnon dit en mentionnant l'idée de Baudelaire :

« (...) l'idée réactive de Baudelaire, suivant lequel le seul progrès digne de ce nom serait un progrès moral »¹⁷

Flaubert dit à ce propos, « l'humanité tourne au bête »¹⁸. Il ne conclut pas des choses comme les bourgeois, mais il les décrit en tant que vrai sceptique. C'est sa façon d'accuser, c'est-à-dire d'« observer ». Flaubert en tant qu'homme d'« impersonnalité » repousse quel qu'elle soit la conclusion arbitraire.

Depuis l'époque moderne, la morale ne fonctionne plus comme la norme de l'action. De ce point de vue, nous pouvons dire que l'histoire de l'humanité a perdu son âme. L'histoire est considérée comme si elle n'était plus linéaire. L'homme moderne est coupé de l'histoire. Antoine Compagnon dit encore :

« Si le progrès, suivant la doctrine évolutionniste ou la théorie matérialiste de

14 Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert, écrivain*, Paris, Lettres Nouvelles, 1980, p. 25. C'est moi qui souligne.

15 Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes, automne 1887-mars 1888*, 9-116, in *Œuvres philosophiques complètes*, t. XIII, éd. G. Colli et M. Montinari, trad. P. Klossowski et H.-A. Baatsch, Paris, Gallimard, 1976, p. 73.

16 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*, op. cit., p. 231.

17 Antoine Compagnon, *Les antimodernes*, Paris, Gallimard, 2005, nrf, p. 59.

18 A Louise Colet, le 14 août 1853.

l'histoire, est une fatalité déterminée, l'histoire *se fait toute seule*, pour l'homme, mais *sans les hommes*. »¹⁹

La morale en tant que norme de l'action est l'âme de l'histoire humaine, on traitera plus tard ce thème qui concerne l'histoire et la tradition, de sorte que les antimodernes s'inquiètent de la perte de l'âme dans l'histoire. A l'époque de Flaubert, la morale est remplacée par le dogmatisme des hommes modernes. Flaubert, qui veut toujours rester fidèle à la vérité de l'ordre naturel, repousse le dogmatisme quel qu'il soit, en tant que conclusion arbitraire. Ce comportement ne change pas au cours de sa vie. Il dit ainsi plus tard dans une lettre destinée à George Sand :

« (...) je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant comme [vous] savez la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti. »²⁰.

Flaubert considère que la croyance au progrès comme dogme n'est qu'une invention moderne. Dans *Madame Bovary*, nous pouvons constater le côté « charlatan » des bourgeois qui joue l'anthropocentrisme et l'humanisme en cherchant leur propre intérêt. Leur humanisme n'est qu'une pose pour tromper des victimes innocentes, comme Emma, Charles et Hyppolite, ou bien d'autres encore. L'époque était ainsi. Flaubert observe les bêtises de l'époque. Il y était sensible et dit ainsi concernant l'époque du Napoléon III :

« Tout était faux sous l'Empire, (...) des cocottes jusqu'à la littérature »²¹

De même, il dit dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Il me semble qu'il y a des choses que je sens seul et que d'autres n'ont pas dites et je peux dire. Ce côté douloureux de l'homme moderne, que tu remarques, est le fruit de ma jeunesse. »²²

Cette phrase évoque une autre qui est destinée à son ami proche, Ernest Chevalier : « Je ne ferais que dire la vérité »²³. Il est difficile de discerner la vérité à cette époque vaniteuse.

Dans sa confusion de la vanité, la croyance au progrès prétend être la seule lumière qui peut éclairer l'humanité. Si l'on considère que l'histoire est linéaire comme la *nature*, on peut dire que les bourgeois se détachent de cette dernière et s'y substituent en tant qu'absolu, mais fanatiquement, c'est-à-dire « aveuglement ». De même, cette hypocrisie est dénoncée dans *Madame Bovary*. Homais, aveugle en tant qu'homme moderne par rapport à la vérité des choses, est accusé par une apparition de l'autre Aveugle (physiquement monstrueux) qu'il attaque avec acharnement. Est-ce c'est parce que l'Aveugle est un monstre du côté naturel ? (Si c'est le cas, c'est une bataille entre un monstre de la civilisation et celui de la nature.) Homais, en tant

19 Antoine Compagnon, *Les antimodernes*, op. cit., p. 59.

20 A George Sand, le 7 février 1874.

21 Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert, écrivain*, op. cit., p. 14.

22 A Louise Colet, le 16 janvier 1852.

23 A Ernest Chevalier, le 24 février 1839.

qu'homme moderne, qui croit au progrès voit sûrement dans l'Aveugle le « mépris effréné de soi-même », n'est-ce pas ?²⁴ Car sa pommade selon lui efficace n'a aucune efficacité pour les plaies de l'Aveugle dont la figure est indéfinissable. Cela nous montre que non seulement sa science est fausse, mais que son acte humanitaire est fait en comptant sur un effet publicitaire. Homais ne doute jamais de l'efficacité de sa pommade à cause de son narcissisme et de sa foi en sa propre science soi-disant « absolue ». Pour cacher son inefficacité, et pour défendre son intérêt, Homais attaque l'Aveugle. Ici, l'hypocrisie d'Homais est décrite. D'ailleurs, Nietzsche voit bien une origine de l'hypocrisie chez les hommes modernes :

« (...) un être qui *avait besoin* de la « dignité morale » et de son attitude, pour se supporter lui-même, en même temps malade de vanité effrénée et de mépris effréné de soi-même : cet avorton qui s'est campé au seuil de notre époque moderne »²⁵

Evidemment, cet « avorton » correspond aux bourgeois dans *Madame Bovary*. Malgré leurs principes humanitaires, ils sont monstrueux les uns vis-à-vis des autres. C'est pour cela qu'Homais ne sort que rarement de la maison par la précaution. Certes, Homais aime Léon. C'est parce qu'il l'aime dans la limite de son « semblable »²⁶, comme Philippot l'a bien décelé :

« (...) si le Bourgeois aime l'Homme, c'est à la condition qu'il soit comme lui. »²⁷

Nietzsche révèle que la croyance au progrès rend les êtres humains par un effet inverse inhumains.²⁸

L'homme moderne en se grossissant devient monstrueux. Homais tente de s'imposer dans la contrée de Yonville, et Lheureux exploite la famille Bovary et le vieux Tellier. Ces deux personnages manient une jolie rhétorique, mais malhonnêtes. Chez eux, on ne peut apercevoir la moindre moralité. Comme le suggère Nietzsche dans ses *Fragments posthumes*, les bourgeois sont décrits comme « l'homme un animal rapace ». En plus, l'humanité qui s'est détachée de la moralité s'abaisse en « hommes machines »²⁹ selon l'expression de Flaubert. Homais et Lheureux, les deux monstrueux ont à la fin réussis, par contre la fille de Charles qui est envoyée dans une usine de filature deviendra comme une sorte d'esclave. Apparemment, l'humanité ne progresse pas, mais ce serait plutôt au contraire, elle recule au cours de la recherche de

24 A propos d'Homais l'Aveugle, Voir *Vérité des choses, mensonge de l'Homme* de Didier Philippot, *op. cit.*, p. 344 : « (C'est lui l'Aveugle) ».

25 Friedrich Nietzsche, *Fragments Posthumes, automne 1887–mars 1888*, in *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, t. XIII, p. 68.

26 Concernant le sujet du « semblable » dans un état égalitaire propre à la démocratie, consulter un article intitulé : « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique » de Kazuhiro Matsuzawa, *Madame Bovary et les savoirs*, éd. de Pierre-Louis Rey et Gisèle Séginger, Presse Sorbonne-Nouvelle, Paris, 2009, pp. 85–92.

27 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme, op. cit.*, pp. 212–213.

28 De même, Baudelaire s'inquiète du dogme de la croyance au progrès dans *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, en craignant d'être atteint par l'influence malsaine du matérialisme totalitaire.

29 A Louise Colet, le 14 août 1853.

son propre intérêt, en se soumettant au matérialisme. Le manque de moralité apparaît sous la forme de l'anthropocentrisme, selon lequel l'être humain se trouve au centre de tout. Nous pouvons y remarquer une attitude narcissique. Les bourgeois qui veulent se substituer au tout de la nature panthéiste jouent une pose narcissique. Nous pouvons constater la raison pour laquelle les bourgeois sont toujours en apparence contents. Mais en fait, comme nous le voyons dans le personnage d'Homais, accablé de ne pas encore avoir eu la croix d'honneur, ils ne le sont pas. Dans ce comportement d'Homais, nous pouvons remarquer l'insatisfaction des hommes modernes dans leur état de l'égalité. Sur ce point, Kazuhiro Matsuzawa qui analyse en utilisant la réflexion de Tocqueville sur la société égalitaire de la démocratie dit ainsi dans son article intitulé : « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique » :

« Selon Tocqueville dans *De la Démocratie en Amérique*, « les institutions démocratiques développent à un très haut degré le sentiment de l'envie dans le cœur humain ». Elles « **réveillent et flattent la passion de l'égalité sans jamais la satisfaire entièrement.** Cette égalité complète s'échappe tous les jours des mains du peuple au moment où il croit la saisir, et fuit, comme dit Pascal, d'une fuite éternelle ; le peuple s'échauffe et à la recherche de ce bien d'autant plus précieux qu'il est assez près pour être connu, assez loin pour n'être point goûté. **La chance de réussir l'émeut, l'incertitude du succès l'irrite ; il s'agite, il se lasse, il s'aigrit.** [...] l'instinct dont je parle n'est pas français, il est démocratique ». »³⁰

Ainsi comme on l'a vu dans le personnage d'Homais, malgré leur apparence, les bourgeois se sentent vides sans satisfaction ; comme les morts sous la terre dans *La Danse des morts*. Ils sont vides, mais ils sont habiles à manier la jolie rhétorique. Comme la scène de l'opération du pied-bot, au nom de l'amour du prochain et de la science absolue, Homais force l'opération du pied bot à Charles. Ici, comme remarque Didier Philippot, Charles et Hyppolite sont les victimes de sa « science rhétorique ». Nous pouvons constater qu'Homais, soi-disant sceptique, ne l'est pas. Selon le comportement d'Homais, en tant qu'homme moderne qui croit au progrès, la théorie de la science précède le réel et la réalité, Didier Philippot y remarque le caractère religieux plutôt que celui de la science :

« (...) la Science moderne ne mérite pas le nom de Science, c'est une Religion »³¹

Enfin, Homais s'enivre de son charlatanisme sans le savoir. Aussi nous remarquons sa « science rhétorique » qui a un caractère religieux attend un effet immédiat. L'utilité doit être approuvée immédiatement dans la science moderne. C'est une sorte de superstition. Il faut distinguer la vraie science et la fausse : la science et la Science

30 Kazuhiro Matsuzawa, « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique », *Madame Bovary et les savoirs, op. cit.*, p. 86. C'est moi qui souligne.

31 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme, op. cit.*, p. 279.

comme le dit Didier Philippot dans *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*.

Comme on a dit précédemment concernant l'immédiateté, c'est une des sphères de l'époque moderne. L'Homme moderne qui est détaché de l'histoire linéaire accentue l'effet immédiat de la Science pour montrer la triomphe du progrès en éblouissant les peuples. (A ce point, on ne voit aucune moralité. Comme Homais écrit des articles selon lui utiles dans les journaux. Mais au fait, c'est pour « jeter de la poudre aux yeux » de la masse.) Cette idée de l'immédiateté se lie facilement à celle du matérialisme et même à celle du nivellement de toutes les valeurs différentes. L'immédiateté est une invention ou même un rêve de l'homme moderne qui veut se prétendre *Tout-puissant* au lieu de Dieu ou de la Nature infinie. L'immédiateté est liée au positivisme qui est représenté par Homais. Il réduit tous les phénomènes entre la cause et l'effet. Comme la scène de la mort d'Emma, Homais et Canivet examinent la cause d'une intoxication d'Emma.

« Homais, immobile, poussait de gros soupirs, et M. Canivet, gardant toujours son aplomb, commençait néanmoins à se sentir troublé.

— Diable ! ... cependant ... elle est purgée, et, du moins que la cause cesse...

— L'effet doit cesser, dit Homais ; c'est évident. »³²

Mais ensuite le positivisme d'Homais tombe dans une simple hypothèse :

« Aussi, sans écouter le pharmacien qui hasardait encore notre hypothèse :

« C'est **peut-être** un paroxysme salutaire », »³³

Selon l'explication du mot « positivisme » de Wikipédia³⁴, « En devenant « positif », l'esprit renoncerait à la question « pourquoi ? », c'est-à-dire à chercher les causes premières des choses. Il se limiterait au « comment ». « Ainsi cette positivité aggrave l'état du pied-bot d'Hyppolite et fait perdre la confiance de Charles en tant que médecin. L'idée du monstre de l'époque moderne dénature le monstre de la nature ; nous pouvons constater plus clairement dans cette scène la dualité des deux monstres. La rage de la conclusion nous apparaît sous l'influence du courant philosophique positiviste qui a commencé à se structurer en France dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Et encore Wikipédia l'explique qu' « [o]n cherchait en effet dès la deuxième moitié du XVIII^e à expliquer le progrès de l'esprit humain (Condorcet) par le développement des « sciences positives » (mathématiques, physique, chimie, ...) » et « [l]e positivisme scientifique d'Auguste Comte affirme que l'esprit scientifique va, par la loi inexorable du progrès de l'esprit humain, appelée loi des trois états, remplacer les croyances théologiques ou les explications métaphysiques. » Dans *Madame Bovary*, Homais incarne ce dogme.

Comme je l'ai déjà dit, chez Homais, l'art scientifique est remplacé par le jeu de la rhétorique basé sur le positivisme. En fait, l'espoir d'une utilité immédiate et matérialiste ne rend pas les êtres humains heureux. Car tous les problèmes ne peuvent

32 *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1972, p. 405.

33 *Ibid.*, C'est moi qui souligne.

34 <http://fr.wikipedia.org/wiki/Positivisme>

pas être résolu par la science soi-disant absolue. Cette rage de conclure cause le nivellement par le bas de toute la supériorité des valeurs. C'est pourquoi « chaque notaire porte en soi, les débris d'un poète », comme le dit Kazuhiro Matsuzawa au sujet de la mauvaise influence de la démocratie par rapport à cette valeur sentimentale :

« Ce n'est pas dans la religion ou le dogme déterminé, mais dans « le sentiment qui a créé la religion » où se trouve la naissance du sentiment de la valeur : le vrai, le bien, la beau, et le sacré. L'avancement de la démocratie ne prend pas en compte la formation de ces esprits publics, et en fin du compte, à cause du néant, fait répandre l'individualisme mesquin qu'il n'y a qu'à suivre aveuglement « des opinions publics » qui sont propres à la majorité. »³⁵

Cet « individualisme mesquin » apparaît dans *Madame Bovary* sous la forme de « la rage de conclusion »; repousser toutes les valeurs individuelles pour niveler la société en tant que celle du moderne où en principe toutes les personnes sont égales au nom de la démocratie. Nous apercevons la haine et la méfiance de Flaubert qui considère l'égalité comme la souche de la société monstrueuse dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Cette manie du rabaissement dont je parle est profondément française, pays de l'égalité et de l'anti-liberté. Car on déteste la liberté dans notre chère patrie. **L'idéal de l'état, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle**, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigea tout, fera tout ? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits : « Il faut tout régler, tout refaire, reconstituer sur d'autres bases », etc. Il n'est pas de sottises ni de vices qui ne trouve son compte à ses rêves. **Je trouve que l'homme, maintenant, est plus fanatique que jamais.** Mais de lui. Il ne chante autre chose, et dans cette pensée qui saute par-delà les soleils, dévore l'espace et bée après l'infini, comme dirait Montaigne, il ne trouve rien de plus grand que cette misère même de la vie, dont elle tâche sans cesse de se dégager. Ainsi la France, depuis 1830, délire d'un réalisme idiot. L'infailibilité du suffrage universel est prête à devenir un dogme qui va succéder à celui de l'infailibilité du pape. — la force du bas, le droit du nombre, le respect de la foule a succédé à l'autorité du nom, au droit divin, à la supériorité de l'Esprit. [...]

République ou monarchie, nous ne sortirons pas de là de sitôt. C'est la résultante d'un long travail auquel tout le monde a pris part depuis de Maistre jusqu'au père Infantin. Et les républicains plus que les autres. Qu'est-ce donc que l'égalité si ce n'est pas la négation de toute liberté, de toute supériorité et de

35 Kazuhiro Matsuzawa, *Lire Madame Bovary : l'amour, l'argent et la démocratie*, Tokyo, Iwanami-shoten, 2004, p. 237. C'est moi qui traduit. 「特定の宗教、宗派ではなく、「宗教を生み出した感情」にこそ、真、善、美、聖という価値感情の萌芽がある。デモクラシーの進歩は、こうした公共精神の涵養を等閑視し、空虚であるがゆえに最終的には多数派の「世論」に盲目的に隷従するほかない卑小な個人主義を蔓延させてしまう」（松澤和宏『『ボヴァリー夫人』を読む 恋愛・金銭・デモクラシー』岩波書店、東京、2004年10月20日 第1刷発行）

la Nature elle-même ? L'égalité, c'est l'esclavage. »³⁶

La morale médiocre est le caractère des bourgeois ; c'est une curieuse faiblesse que Nietzsche remarque comme la morale dominante est celle des esclaves. Ainsi, le principe de la démocratie ne permet pas l'individualisation à cause de son principe de nivellement de toutes les valeurs réduites au mot « humain » et « utile ». Le nivellement de toute la grandeur. Mais ce dogme de l'égalité par le bas dans *Madame Bovary* excite la vanité du bourgeois au détriment de toutes les valeurs supérieures, comme nous le voyons dans « la rage de paraître » d'Homais. Didier Philippot dit :

« Nombreuses sont aussi les pages de la *Correspondance* où Flaubert tonne contre la faible capacité du Bourgeois et l'exaltation démocratique du médiocre érigé en norme suprême, au détriment du Tout. »³⁷

Dans la condition de l'égalité, l'action est le seul moyen d'être distingué des autres, de se livrer du joug du nivellement. Dans l'égalité, on ne trouve pas sa propre identité. C'est pour cela qu'Homais est déconcerté de la justification de son être. Il se sent peut-être absolu, mais aussi vide. Et cette vanité qui est la cause de sa « rage de distinction ». Homais qui est odieusement bourgeois fini par être décoré de la croix d'honneur ; cela suggère un accomplissement de son ego qui qualifie sa monstruosité dans son époque. Enfin, il y est arrivé et réussit à être distingué des autres bourgeois à l'instar de Maxime Du Camp. A ce propos, Didier Philippot dit bien la spécificité des bourgeois :

« Rien de plus bourgeois en effet que le désir de s'élever au-dessus du Bourgeois, et Flaubert ne manque pas de le rappeler comme on l'a vu : « chaque notaire porte en soi les débris d'un poète ». Typique dans son atypisme, »³⁸

Ce que nous remarquons depuis les phrases ci-dessus, c'est que, malgré l'idée de l'égalité, les bourgeois ne sont pas fidèles à ce principe. Notamment ce qui est singulier comme comportement des bourgeois, c'est de nier à la fin la valeur relativisée de soi-même ; une tentation de transcender cette relativité. Ce comportement d'arriviste, à la fois paradoxal et hypocrite, par rapport au principe des hommes modernes qu'accuse Flaubert, est apparent chez Du Camp. Cela paraît comme si les êtres humains qui sont détachés du joug cherchent de nouveau un autre en tant que preuve de la justification de leur identité et de leur raison d'être. De ce paradoxe, nous pouvons considérer que l'égalité et la liberté ne sont que des idées convenables chez les bourgeois. La négation des valeurs signifie-t-elle celle de leur raison d'être ? La liberté et l'égalité sont des idées suprêmes, mais en fait cela rend l'existence des êtres humains vides ? Cette conséquence nous évoque un verset de l'*Évangile* au moment du baptême peu après la naissance ; est-ce que les êtres humains n'arrivent pas à régler l'idée du péché originel comme dit Nietzsche ? Est-ce que les êtres

36 A Louise Colet, les 15-16 mai 1852. C'est moi qui souligne.

37 Didier Philippot, *Vérité des choses, mensonge de l'Homme, op. cit.*, p. 169.

38 *Ibid.*, p. 394.

humains ne peuvent pas exister en tant que tels, comme absolus libérés de toutes les valeurs ? Voici, les versets de « Jésus maître au fardeau léger » dans l'*Évangile selon Matthieu* :

- « 28 Ici, près de moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, moi je vous donnerai du repos ;
 29 prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour votre vie ;
 30 car mon joug est commode et ma charge légère. »³⁹

S'il n'existe aucun joug pour les êtres humains, est-ce qu'ils ne peuvent jamais être heureux ? De toute façon, les hommes modernes doivent définir par eux même leur raison d'être, en niant le respect de l'ordre naturel par la science. C'est là que nous voyons ériger, comme remarque Didier Philippot, la science en Science en tant que religion nouvelle convenable aux bourgeois ; et en même temps, eux aussi se classent au même niveau que Dieu du fait de l'anthropocentrisme. Grâce à l'initiation de cette nouvelle religion, l'homme se transforme en l'Homme⁴⁰, et de même le bourgeois en Bourgeois, comme Dieu, au centre de l'univers.

Mais pour être Absolu, il faut s'attacher à une valeur conçue « absolue ». L'humanité ne pourra jamais réaliser son caractère en tant que Dieu sans attachement à une valeur suprême. Alors, comme on l'a déjà vu, nous pouvons constater que l'idée démocratique est fautive ; l'égalité et la liberté ne rendent pas les êtres humains heureux. Ainsi, les bourgeois cherchent la valeur absolue en tentant à tout prix de s'y attacher. Comme nous le voyons dans un texte édité concernant Homais :

« Il vint à rougir d'être un bourgeois »⁴¹

Mais dans un brouillon, Flaubert note qu'Homais :

« S'indigne d'être bourgeois »⁴²

La honte d'être bourgeois était conçue dans un brouillon, comme la rage de distinction. Avant de demander la croix d'honneur, il rejette le principe d'être bourgeois, et même il devient un homme dangereux :

« Homais, sapait ; il devenait dangereux. »⁴³

Il dénigre une règle quelconque, Homais qui prétend de servir l'humanité en maniant la science soi-disant absolue est enfin devenu un homme qui pense qu'être bourgeois est honteux. Ce comportement explique une envie de transcendance de son être, c'est-à-dire depuis l'état du citoyen nivelé. D'abord, dans le domaine de l'art, il

39 « L'Évangile selon Matthieu XI, 28-30 », *La Bible Nouveau testament*, Introduction par Jean Grosjean Textes traduits, présentés et annotés par Jean Grosjean et Michel Léturmy avec la collaboration de Paul Gros, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 38.

40 Voir *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*, *op. cit.*, pp. 330-333.

41 *Madame Bovary*, p. 435.

42 Manuscrit vol. 6, folio 324v.

43 *Madame Bovary*, p. 435.

cherche sa raison d'être ou la raison de sa supériorité par rapport aux autres, car selon Flaubert l'art est un absolu⁴⁴. (Flaubert accuse le rabaïssement de l'art au niveau de la pratique et de l'action.) Ainsi dans un brouillon⁴⁵, nous pouvons entrevoir à partir des phrases cochées la vraie intention d'Homais :

« (...) il se posa tout à fait en homme de lettres »

III, chap. 11 : Prospérité de Homais — Brouillons, vol. 6, folio 322 (Je souligne.)

497

l'encouragea & *dès* *lors*

Ce succès l'enhardit . il n'arrêta plus d'envoy* d'écrire il

dès *lors*

~~se posa tout à fait en homme de lettres~~ et il n'y eut

plus dans l'arrondissement un chien écrasé

écrasé incendiée *une grange*

*incendiée**

~~pas un chien mordu une voiture/grange versée une grange~~

~~incendiée~~

L'époque de Flaubert, c'est celle de la presse et du journalisme, comme Maxime Du Camp ne cache pas son ambition d'arrivisme avec la publication de ses œuvres. Il est à la fois propriétaire de la maison d'édition et écrivain. Il presse son ami de publier plutôt que d'élaborer des phrases. Ainsi Flaubert lui répond :

« Arriver ? — à quoi ? (...) *Etre connu* n'est pas ma principale affaire. Cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. (...) Je vise à mieux — à me plaire. Le succès me paraît un résultat en non pas le but. (...) Périissent les États-Unis plutôt qu'un principe — Que je crève comme un chien plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre. »⁴⁶

A cette époque, publier est le moyen le plus sûr de parvenir. C'est pour cela que « Du Camp ambitionne d'arriver par ses phrases »⁴⁷. Les bourgeois distingués ont la prétention de manipuler la masse en se grossissant. Après avoir acquis la croix d'honneur, Homais devient « hénorme ». Ainsi, à la fin du récit :

« (...) l'autorité le (Homais) ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur. »⁴⁸

Nous pouvons considérer dans ces deux phrases finales, l'image de l'homme moderne qui a atteint à la fin le sommet de son ambition. Homais a établi son influence dans

44 A Louis Bouilhet, le 5 octobre 1856. Flaubert donne ainsi un conseil à Bouilhet à propos de la création : « Mets-toi au point de vue de l'Absolu, et de l'art. ».

45 Ce brouillon est cité depuis le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen dirigé par Yvan Leclerc : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert/02manus/mbtrans.htm>.

46 A Maxime Du Camp, le 26 juin 1852.

47 Pourquoi somme-nous tous flaubertiens ? Yvan Leclerc, Colloque de Nagoya, 2008.

48 *Madame Bovary*, p. 441.

sa contrée, en rejetant le principe de l'égalité. Sur l'impossibilité de l'égalité démocratique, Kazuhiro Matsuzawa dit ainsi dans « Une lecture philosophique et éthique de *Madame Bovary* : Bonheur, envie, amour » :

« Dans la société démocratique, le sentiment égalitaire pousse l'homme à agir pour plus d'égalité. L'égalisation des conditions que Tocqueville considère dans *De la Démocratie en Amérique* comme un fait générateur de la société démocratique représente néanmoins un mirage qui s'efface au fur et à mesure qu'on s'en approche. »⁴⁹

Comme le dit Kazuhiro Matsuzawa, l'envie de la transcendance sociale chez Homais nous donne preuve que le principe égalitaire propre à la démocratie n'est qu'un faux prétexte. Mais c'est utile comme dogme pour que, en trompant la masse, Homais puisse s'acquérir une valeur suprême. Ainsi Homais a enfin réussi à dépasser la relativité des êtres humains de son époque.

A la fin du récit, nous remarquons dans le comportement d'Homais qu'il est à la fois homme d'action et artiste. Ces deux prétentions se mélangent en lui, c'est l'image du bourgeois distingué. C'est une image contre laquelle s'indigne le plus Flaubert qui considère que l'art est absolu. Dans *Les Arts et le Commerce* qu'il écrit en janvier 1839, nous pouvons entrevoir sa définition de l'art qui n'est pas conciliable avec la *pratique* de l'époque :

« Ce qu'on regarde maintenant comme d'une utilité fort secondaire passait autrefois pour de la plus urgente nécessité ; les arts semblaient si nobles à l'Antiquité qu'ils en firent remonter l'origine aux dieux ; la poésie chez les Grecs était une hymne, les tragédies se jouaient dans les fêtes religieuses, et ce public de trente mille spectateurs écoutait à la fois ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, la poésie, glorifiait ce qu'il y a de plus grand dans la nature, la divinité. »⁵⁰

Le comportement narcissique des bourgeois rabaisse par la pratique la dignité et les valeurs supérieures, comme par exemple, celle de l'art et de la vraie science. Et enfin, les bourgeois se croient absolus, sont capables de manier le tout au nom du progrès. Flaubert dit ainsi dans une lettre écrite à Louise Colet :

« Il n'y a plus de bourgeois[is]me pur dans les gens de lettre que dans les épiciers. Que font-ils en effet, si ce n'est de s'efforcer par toutes les combinaisons possibles de flouer la pratique, et en se croyant honnêtes encore ! (c'est-à-dire artistes), ce qui est le comble du bourgeois. »⁵¹

Ainsi Homais est arrivé maintenant en tant qu'homme moderne qui est respecté à la

49 Kazuhiro Matsuzawa, « Une lecture philosophique et éthique de *Madame Bovary* : Bonheur, envie, amour », *La revue des lettres modernes Gustave Flaubert 6 fiction et philosophie*, Caen, lettres modernes minard, 2008, p. 18.

50 *Les Arts et le Commerce, Œuvres de jeunesse* in *Œuvres Complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 1182.

51 A Louise Colet, les 15–16 mai 1852.

fois de la société et de sa famille. Il conclut le tout en soi. Mais, par contre, son comportement nous montre la vanité de l'idée démocratique qu'honnissent les antimodernes comme Flaubert, Baudelaire et Nietzsche. Ce que nous ne devons pas laisser échapper, c'est qu'Homais sait lui-même que la théorie démocratique ne sauve pas les êtres humains. Il « se vendit, enfin, il se prostitua »⁵² devant « le Pouvoir »⁵³, pour se donner une valeur quelconque conçue comme absolu, en tentant de se distinguer des autres. En feignant de croire au progrès, en fait il le rejette à la fin. Il utilise tous les moyens pour y arriver. Ici on entrevoit l'image de Du Camp : celle des bourgeois monstrueux qui, en profitant de tout, accomplissent une transcendance sociale. En conséquence, cela cause une négation des valeurs relatives.

A ce point, « la rage de distinction » a le même caractère que la passion d'Emma, un autre monstre à tel point que sa passion dépasse énormément la valeur relative ou sociale. Les bourgeois distingués des autres se croient le centre de toutes les créations, ce qui est par rapport à la nature panthéiste une bêtise impardonnable. Dans le comportement d'Homais, nous remarquons une image du monstre qui tente d'échapper aux logiques bourgeoises pour qu'il puisse s'attacher à une valeur suprême.

II. Dissociation de la tradition : Liberté et Egalité malsaines

L'histoire de la France entre depuis la Révolution dans une époque du chaos, au lieu de prétendre la modernité. L'histoire se sépare de l'humanité et l'époque est atteinte par les mauvais effets du nivellement de tous et de tout. Dans cette condition, est-ce que chaque individu ressent vraiment une satisfaction dans la vie de concurrence acharnée? La liberté et l'égalité sont des notions qui sont créées à l'époque de la Révolution et qui s'opposent à la notion de la société aristocratique qui respecte la stabilité du pays et la tradition.

Cependant, la théorie du progrès social, qui serait sans doute chez les modernes le salut pour les êtres humains, n'améliore pas la société. Mais, aux yeux des antimodernes, c'est le contraire. Flaubert écrit à ce propos dans une lettre destinée à Louise Colet :

« *Il faut se renfermer*, et continuer, tête baissée dans son œuvre, comme une taupe. Si rien ne change, d'ici à quelques années, il se formera entre les intelligences libérales un compagnonnage plus étroit que celui de toutes les sociétés clandestines. A l'écart de la foule, un mysticisme nouveau grandira. Les hautes idées poussent à l'ombre, et au bord des précipices, comme les sapins. Mais une vérité me semble être sortie de tout cela. C'est qu'on n'a nul besoin du vulgaire, de l'élément nombreux, des majorités, de l'approbation, de la consécration. 89 a démolé la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 *le peuple*. Il n'y a plus rien, qu'une tourbe canaille et imbécile. — Nous sommes

52 *Madame Bovary*, p. 438.

53 *Ibid.*

tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'Esprit. »⁵⁴

Dans *Madame Bovary*, concernant la scène des Comices agricoles qui apparaît comme une fête nationale dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la scène est décrite comme si les bourgeois, au nom de l'égalité et du progrès, essaient d'instruire les paysans en leur faveur. La philanthropie du bourgeois est décrite comme une pose narcissique. Homais, en montrant sa générosité, impose des obligations à Charles, à Justin et à l'Aveugle de qui il attend la publicité pour son nom. Ainsi, pour Flaubert, chez les bourgeois une bonne action n'est pas exercée gratuitement ; comme le service de Lheureux. Surtout les pauvres et les honnêtes en sont les victimes. Dans la société moderne, toutes les intentions des bourgeois se réduisent à la recherche d'un intérêt matériel. Ce qui est le but de l'existence bourgeoise. Ainsi l'époque moderne se transforme en libre marché purement matérialiste.

Au nom de la liberté, les hommes modernes n'assument aucun joug des valeurs, soit religieuses, soit traditionnelles. Les hommes modernes sont orgueilleux à tel point que leur théorie détruit d'un coup l'accumulation de l'expérience humaine, c'est-à-dire la tradition. Celle-ci n'a aucune valeur chez les hommes modernes, car au nom de la science, l'effet doit apparaître immédiatement. Seules des valeurs immédiates comptent chez eux.

Contrairement au régime démocratique, à l'époque de l'Ancien Régime, c'était le roi qui représentait la dignité du pays qui était basée sur la tradition. Mais, dans la société moderne, la croyance au progrès en tant que dogme s'oppose à la tradition qui est conçue comme une sorte d'histoire linéaire. Ce qui n'est pas linéaire est instable en tant que valeur, alors le changement radical qui attend un effet immédiat ne réalise pas une société meilleure aux yeux des antimodernes.

Peut-être nous pouvons considérer la tradition comme un fruit de la *nature*. La hiérarchie sociale est une sorte de tradition qui s'est faite naturellement au cours des siècles, comme Tocqueville⁵⁵ dit que la hiérarchie sociale propre à l'aristocratie s'est faite naturellement :

« Depuis que les sociétés humaines existent, je ne crois pas qu'on puisse citer l'exemple d'un seul peuple qui, livré à lui-même et par ses propres efforts, ait créé une aristocratie dans son sein : toutes les aristocraties du moyen âge sont filles de la conquête. Le vainqueur était le noble, le vaincu le serf. La force imposait alors l'inégalité, qui, une fois entrée dans les mœurs, se maintenait

54 A Louise Colet, le 22 septembre 1853.

55 Sur la réflexion entre la modernité traitée par Tocqueville et celle qui est décrite dans *Madame Bovary* par rapport aux « mœurs », voir « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique » de Kazuhiro Matsuzawa, *Madame Bovary et les savoir*, *op. cit.*, pp. 85-92. Dans ce chapitre, nous mènerons la recherche de la monstruosité propre à la démocratie, à l'instar de Kazuhiro Matsuzawa en tenant compte de la considération faite entre la société ancienne et celle qui est moderne.

d'elle-même et passait naturellement dans les lois. »⁵⁶

Nous pouvons constater depuis les phrases ci-dessus, le caractère naturel et continu de la hiérarchie sociale qui s'oppose à la société démocratique, qui est basée sur la théorie et non sur la nature. Concernant la continuité assurée par une société hiérarchisée, Jean Bodin dit ainsi :

« L'histoire cependant, qui est la politique expérimentale, démontre que la monarchie héréditaire est le gouvernement le plus stable, le plus heureux, le plus **naturel** à l'homme. »⁵⁷

Sous l'Ancien Régime, le « devoir » du peuple est inscrit dans une hiérarchie sociale à laquelle chacun appartient. Dans ces conditions, les gens ressentaient une satisfaction à leur taille, et on peut même dire que chacun était *vrai* et *authentique*. Flaubert dit à ce propos dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Que chacun d'ailleurs se contente d'être *honnête*, j'entends de faire son devoir et de ne pas empiéter sur le prochain, et alors toutes les utopies vertueuses se trouveront vite dépassées. L'idéal d'une société serait celle en effet où tout individu fonctionnerait dans sa mesure. »⁵⁸

Le droit limité à chaque hiérarchie fait évoquer et réfléchir à chaque moment les peuples sur la norme qui concerne leur action, selon l'expression de Baudelaire : « la morale ».

Dans la société hiérarchisée, était-on plus *heureux* qu'à l'époque de la liberté ? Vraiment l'égalité et la liberté peuvent-elles créer une société heureuse ? Devant le principe de l'égalité, l'identité s'efface. Le problème de l'identité est complètement oublié dans la théorie. Sinon, la théorie démocratique est une pose narcissique. Dans *Madame Bovary*, la théorie démocratique est traitée comme fautive : une prétexte, sinon l'égalité des occasions. Comme nous le voyons en Amérique, les habitants sont hantés par l'idée d'arriver, comme Flaubert le dit à Du Camp : « Arriver à quoi ? » (Je l'ai déjà cité.). La liberté entière, c'est le chaos (ou le néant) dans cette condition les bourgeois sont accablés par la concurrence matérialiste acharnée et sans fin. C'est pour cela qu'Homais rêve de se distinguer des autres bourgeois. Il sait bien que l'égalité complète n'existe pas. C'est une occasion de monter dans l'échelle sociale. Sur ce point Kazuhiro Matsuzawa mentionne dans son article : « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique » que la démocratie donne aux gens des occasions de la transcendance sociale au moyen d'argent :

« Au fur et à mesure que l'égalité démocratique des conditions pénètre dans la

56 Alexis de Tocqueville, « Quelques considérations sur l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des Etats-Unis », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes*. t. I*, Introduction par Harold J. Laski, Note préliminaire par J.-P. Mayer, Paris, Gallimard, 1961, p. 417.

57 Joseph de Maistre, *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, éd. R. Triomphe, Paris, Les Belles Lettres, 1959, pp. 3-4. C'est moi qui souligne.

58 A Louise Colet, le 12 juillet 1853.

société au cours de la première moitié du XIX^e siècle, s'établit une sorte de classe intermédiaire, celle de la petite bourgeoisie, à travers laquelle l'ascension sociale, assurée par l'argent, devient possible. »⁵⁹

Mais malgré l'égalité des occasions, n'oublions pas que les bourgeois et la masse ne sont jamais égaux. Les premiers en utilisant le principe de la démocratie, jettent de la poudre aux yeux de la masse pour qu'ils puissent la manipuler à leur guise. Dans *L'Éducation sentimentale* de 1869, dans le cinquième chapitre de la troisième partie, nous pouvons voir la méfiance de la masse envers les bourgeois. Ainsi, pendant la révolution de février 1848, un républicain répond à la demande de Frédéric :

« Des groupes nombreux stationnaient sur le boulevard. De temps à autre, une patrouille les dissipait ; ils se reformaient derrière elle. On parlait librement, on vociférait contre la troupe des plaisanteries et des injures, sans rien de plus.

L'homme en blouse lui répondit :

— Comment ! est-ce qu'on ne va pas se battre ? dit Frédéric à un ouvrier.

— Pas si bêtes de **nous faire tuer pour les bourgeois !** Qu'ils s'arrangent ! »⁶⁰

L'égalité est bonne en principe, mais c'est le pire dans sa pratique : c'est une idée utopique. Car quand les bourgeois instruisent la masse, celle-ci les trahira un jour. L'époque moderne est celle de l'ouverture d'un marché libre où l'on se méfie l'un de l'autre. Malgré l'idée de l'égalité, les bourgeois attachent les paysans aux « devoirs »⁶¹ sociaux pour en tirer des intérêts. Ainsi, les Comices agricoles ne sont qu'une apparence trompeuse, comme le nom d'un préfet nous le montre : Lieuvain (= lieu vain). Les bourgeois utilisent fréquemment dans leur discours, le mot « devoirs » en donnant des prix comme des médailles d'or et d'argent. Mais les paysans qui sont encore attachés à la valeur naturelle ne comprennent pas le sens des « devoirs » sociaux. Comme une vieille paysanne qui s'appelle Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux nous montre :

« Et il (Tuvache) se mit à lui crier dans l'oreille :

— Cinquante-quatre ans de service ! Une médaille d'argent ! Vingt-cinq francs ! C'est pour vous.

Puis, quand elle eut sa médaille, elle la considéra. Alors un sourire de béatitude se répandit sur sa figure, et on l'entendit qui marmottait en s'en allant :

— Je la donnerai au curé de chez nous, pour qu'il me dise des messes.

— Quel fanatisme ! exclama le pharmacien, (...) »⁶²

Les paysans qui échappent à l'intention des hommes modernes (= grotesques monstrueux). Le mot « devoirs » que les bourgeois utilisent de préférence, ne fait pas grand effet aux paysans. C'est une tromperie. Car, à l'époque de l'Ancien Régime, ce

59 Kazuhiro Matsuzawa, « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique », *Madame Bovary et les savoir*, op. cit., p. 86.

60 *L'Éducation sentimentale*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1965, p. 448. C'est moi qui souligne.

61 *Madame Bovary*, p. 197.

62 *Ibid.*, p. 205.

mot n'existait pas. La notion des devoirs n'étaient pas une chose imposable aux gens, mais acceptée naturellement par chaque personne selon la hiérarchie sociale, c'est-à-dire le métier.

Depuis l'époque moderne, les hommes modernes eux-mêmes imposent de nouveau des devoirs sociaux aux hommes qu'ils ne considèrent pas comme modernes ; c'est comme si une réaffirmation du joug. (Ici, nous y voyons quelque chose de louche : l'égalité n'est qu'un principe idéal de l'idée moderne, les bourgeois ne sont pas si naïfs de le confirmer ouvertement devant les paysans.) Cette confirmation du joug nous montre le manque de confiance qu'il existe entre les hommes modernes et ceux qui s'attachent encore à la tradition propre aux vieux mœurs, c'est-à-dire ceux-ci ne sont pas « instruits ». Les hommes modernes considèrent les paysans comme leurs compatriotes à condition qu'ils reconnaissent leurs « devoirs » sociaux. Dans ce cas, le mot de « devoirs » peut être considéré comme un fer rouge qui marque le bétail. Ainsi des « devoirs » sont imposés unilatéralement par les « hommes forts (les bourgeois) ». Les paysans sont traités de nouveau comme des animaux sous le joug de la société moderne, en tant que victimes innocentes. Et surtout, un « initié » Homais (selon l'expression de Philippot) s'occupe avec aplomb de l'initiation des paysans à la modernité. Pour Flaubert, ce comportement des hommes modernes représenté par Homais est une bêtise imprudente. Il dit ainsi dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Ces excellents gouvernements (rois ou républiques) s'imaginent qu'il n'y a qu'à commander la besogne et qu'on va leur fournir. Ils instituent des prix, des encouragements, des académies, (...) »⁶³

Mais l'initiation à un homme moderne signifie devenir un homme capable de manier des principes et de vraies intentions. Flaubert remarque sur ce point : « fausseté vertueuse ». En fait, devenir un homme moderne est un synonyme d'entrée dans un monde qui est basé sur le libre marché sans merci. Sauf dans la famille, dans le récit, elle sert d'un côté, de symbole de satisfaction matérielle et de l'autre, de niche qui est mis en danger d'être pris par des autres, comme c'est le cas du café du vieux Tellier et de la famille Bovary qui en sont des victimes. Dans la société égalitaire, chaque individu est cruel l'un contre l'autre pour survivre dans un monde de chaos ; il faut être comme « un animal rapace » selon l'expression de Nietzsche. L'égalité, c'est le principe du libre marché. Dans la société égalitaire, le schéma des vainqueurs et des vaincus est apparent, les premiers exploitent les seconds.

Comme je l'ai déjà cité, les bourgeois s'opposent à la masse y compris les paysans. Les seconds sont des moyens utiles pour les bourgeois par rapport à leur intérêt matériel. Les bourgeois comme « animal[s] de proie le[s] plus parfait[s] »⁶⁴, fait contraste avec les paysans dociles comme des moutons. Les paysans qui sont encore liés à la nature sont des objets d'exploitation pour les bourgeois ; ici l'égalité en tant

63 A Louise Colet, le 28 décembre 1853.

64 Charles Baudelaire. *Fusées*, in *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975–1976, t. II, p. 663.

que compatriotes n'est qu'un prétexte du côté des bourgeois. La relation entre les paysans et leur bétail ressemble à celle qui est entre les bourgeois et les paysans. Ainsi après les Comices :

« (...) les maîtres rudoyaient les domestiques et ceux-ci frappaient les animaux, triomphateurs indolents qui s'en retournent à l'étable, une couronne verte entre les cornes. »⁶⁵

Cette phrase ci-dessus nous montre la vanité des Comices qui n'étaient qu'une apparence derrière laquelle les bourgeois tentent de jeter de la poudre aux yeux des paysans. L'orgueil de se prétendre l'initiateur des paysans est évidemment une bêtise aux yeux de Flaubert.

Flaubert observait avec méfiance un régime composé de la masse et des paysans dirigés par les bourgeois ; c'est-à-dire un composite des « anim[aux] de proie », des aveugles et des moutons dociles. Il est évident de savoir qui profite le plus de ce régime. Comme Baudelaire le remarque, une époque où manque la norme de l'action est considérée comme une honte. Surtout, sous le régime de Louis Philippe, la politique est menée en faveur des bourgeois qui adoptent la croyance au progrès. Les hommes modernes dont le dogme est basé sur une doctrine rationaliste « m[ettent] tout sur la loi du progrès »⁶⁶ à l'instar des déterministes et des fatalistes. L'époque a perdu sa moralité ; c'est-à-dire son âme. C'est l'époque de la décadence. Flaubert dit ainsi sur l'époque moderne :

« On deviendra si bête d'ici à quelques années que, dans vingt ans, je suppose, les bourgeois du temps de Louis-Philippe sembleront élégants et talons rouges. »⁶⁷

En général, cette couleur de talons était seulement autorisée au roi. Selon l'explication de Wiktionnaire, ce mot « talon rouge » signifie qu'au départ, c'est-à-dire au dix-septième siècle, « un courtisan qui avait des talons rouge à ses souliers, ce qui était une marque de noblesse », comme « [*Les talons rouges de Versailles* ». Mais, au dix-neuvième siècle, ce mot « [s]e disait de quelqu'un qui a des prétentions à l'élégance, aux belles manières »⁶⁸, c'est-à-dire une apparence. Ici, nous pouvons remarquer l'ironie de Flaubert envers le régime qui est soumis devant le pouvoir des bourgeois du dix-neuvième siècle. Il veut dire que tous les bourgeois se substituent au roi et qu'ils manipulent la masse. Maurice Nadeau dit à ce propos :

« (...) si Flaubert déteste la classe dont il fait partie, il craint la masse aveugle et moutonnaire qui va plébisciter le Prince-président, se livrer pieds et poings liés au tyran. »⁶⁹

L'influence de cette époque où règne « le Prince-Président qui ravale sous la semelle

65 *Madame Bovary*, pp. 205–206.

66 Antoine Compagnon, *Les antimodernes*, op. cit., p. 59.

67 À Louise Colet, le 29 janvier 1853.

68 http://fr.wiktionary.org/wiki/talon_rouge

69 Maurice Nadeau. *Gustave Flaubert, écrivain*, op. cit., p. 12.

de ses bottes cette noble France »⁷⁰ qui est rabaisée par la bourgeoisie n'est pas négligeable. Emma ressent cette vague d'influence de la modernité quand elle rentre chez son père du couvent. La campagne est aussi rongée petit à petit par la vague de la modernisation de l'époque ; enfin elle *ne se croit plus* la fille d'un paysan⁷¹.

Apparemment, il n'existe aucun joug hiérarchique dans la société moderne. D'ailleurs, le père Rouault, en tant que gros paysan, met sa fille dans un couvent qui était autrefois destiné aux filles des aristocrates comme un lieu d'éducation. Pour le père Rouault, c'est une sorte d'« investissement »⁷². Nous pouvons imaginer qu'Emma est élevée avec des filles d'aristocrates dans le couvent. Mais, en fait, ce ne sont pas des aristocrates, mais ce sont des filles de « gros bonnet (parvenus) » avec lesquelles elle reçoit une bonne éducation. Les filles de « gros bonnet », ce mot évoque l'image future d'Homais, attendent un beau mariage avec des fils de grandes familles soit aristocrates, soit industrielles. Mais Emma n'a pas cette prétention. Comme le narrateur nous montre que les paysans ne profitent pas tant de l'égalité des occasions que les gens qui s'occupent des affaires monétaires :

« (...) la culture métier maudit du ciel, puisqu'on n'y voyait jamais de millionnaire. »⁷³

En plus, monsieur Rouault y perd chaque année ses biens :

« Loin d'y avoir fait fortune, le bonhomme y perdait tous les ans. »⁷⁴

Il est évident que les paysans n'arriveront jamais socialement comme les bourgeois. Le père Rouault veut devenir comme les « gros bonnets » de cette époque. Ici, nous pouvons entrevoir le caractère malin du père Rouault⁷⁵ qui avec aplomb envoie sa fille dans un tel couvent. Tout le monde tente de profiter de l'idée d'égalité. La plupart des personnages sont présentées comme malins. Par exemple le personnage de Lheureux. Rappelons sa représentation dans le récit :

« Né Gascon, mais devenu Normand, il doublait sa faconde méridionale de cautèle **cauchoise**. »⁷⁶

70 A Louise Colet, le 29 mai 1852.

71 Sur cette tendance de « l'envie démocratique » chez Emma, voir « Une lecture politique de *Madame Bovary* : le bovarysme et l'envie démocratique postromantique » de Kazuhiro Matsuzawa, *Revue Flaubert*, N° 5, Centre Flaubert de l'université de Rouen, 2005, *op. cit.*, (<http://www.univ-rouen.fr/flaubert/10revue/revue5/revue5.htm>).

72 « La condition financière du père Rouault et son calcul matrimonial de sa fille en tant qu'investissement sont déjà minutieusement analysés d'une manière génétique et d'un point de vue historique par Kazuhiro Matsuzawa dans son article intitulé : « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* », *Equinoxe* numéro 14, Rinsen Books, Kyoto, 1997, diffusion Edition Slatkine, Genève, pp. 41–59.

73 *Madame Bovary*, p. 49.

74 *Ibid.*, p. 49.

75 Dans « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* », *Equinoxe* numéro 14, *op. cit.*, pp. 41–59. Kazuhiro Matsuzawa donne la preuve, grâce aux recherches génétiques, qu'il y a un trait prédécesseur d'Homais dans le personnage de Rouault en tant que « bourgeois conquérant ».

76 *Madame Bovary*, p. 147. C'est moi qui souligne.

Quand on compare le caractère de Lheureux à celui du père Rouault, nous remarquons une coïncidence. Le caractère de père Rouault est décrit dans le scénario comme le « type carré du fermier cauchois ». Selon le cliché de Flaubert, les *cauchois* sont des malins⁷⁷. Ainsi nous pouvons imaginer que le père Rouault qui s'appelait au niveau du scénario Lestiboudois⁷⁸ met sa fille au couvent à l'instar des « gros bonnets » de cette époque. Dans ses études génétique, le caractère calculateur de Rouault est déjà analysé par Kazuhiro Matsuzawa en citant les extraits du texte ci-dessous, il dit qu'« [i]l ne faut pas oublier de plus que le père Rouault se trouve dans une crise financière qui reflète le déclin des paysans en régime capitaliste »⁷⁹. De ce point de vue, en fait, la rencontre avec Charles était une bonne occasion pour le père Rouault qui veut financièrement se débarrasser de sa fille. Il calcule ainsi :

« (...) il rumina d'avance toute l'affaire. Il le trouvait bien un peu *gringalet*, et ce n'était pas un gendre comme il eût souhaité ; mais on le disait de bonne conduite, économe, fort instruit, et sans doute qu'il ne chercherait pas trop sur la dot. Or, comme le père Rouault allait être forcé de vendre vingt-deux acres de *son bien*, qu'il devait beaucoup au maçon, beaucoup au bourrelier, que l'arbre du pressoir était à remettre : — S'il me demande, se dit-il, je la lui donne. »⁸⁰

Dans le scénario ci-dessous est de même déjà analysé génétiquement par Kazuhiro Matsuzawa à propos du caractère calculateur du père Rouault dans son article : « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* »⁸¹. Dans lequel nous pouvons entrevoir la condition financière de la famille Rouault juste avant le mariage de sa fille qui se ruine petit à petit ; voyons dans les plans et les scénarios, folio3, Deuxième scénario général⁸² :

3. *Poser la maison de Tôtes — gd cabas tout en rez-de-chaussée*

*il quitte le bonnet
de coton & prend le
foulard*

Rouault

*il se marie à 30 ans à Melle Emma Lestiboudois — son père —
sa mère morte d'un cancer au sein X*

77 *Ibid.*, p. 147, Flaubert représente ainsi Lheureux : « Né Gascon, mais devenu Normand, il doublait sa faconde méridionale de cautèle cauchoise. ».

78 Kazuhiro Matsuzawa remarque qu'au niveau du scénario, le père Rouault était nommé Lestiboudois. Consulter *Lire Madame Bovary : l'amour, l'argent et la démocratie*, Tokyo, Iwanami-shoten, 2004, *op. cit.*, p. 85. 「レスチブドワ爺さん」は後に「ルオー爺さん」となるが^s [...]」（松澤和宏「『ボヴァリー夫人』を読む 恋愛・金銭・デモクラシー」岩波書店, 東京, 2004年10月20日 第1刷発行, 既出, 85頁）

79 *Idem.*, « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* », *Equinoxe* numéro 14, *op. cit.*, p. 54.

80 *Madame Bovary*, pp. 49–50.

81 Voir son article : « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* », *Equinoxe* numéro 14, *op. cit.*, p. 44.

82 Les plans et les scénarios de *Madame Bovary* sont cités depuis le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen dirigé par Yvan Leclerc. *op. cit.* : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert/02manus/mbrtrans.htm>.

type carré du fermier cauchois — éducations d'Emma élevée au couvent d'Ernemont
avec les filles de gros bonnets — piano — dessin — broderie — etc — élégance native qqe

dessine mal — excelle dans la danse —

maniérée et fausse souvent. — pas artiste mais idéale — se ~~mar~~ laisse marier sans

elle l'épouse pr ne pas épouser un paysan il a moins les mains blanches.
répugnance ni plaisir. — aime assez son mari qui physiquement s'est développé très

tard & peut passer pr joli garçon — ses sens ne sont pas encore nés

quand elle ne peut

plus vivre

avec son

~~poser la maison de Têtes.~~ Mc Bovary mère vient de temps à autres passer *mari*

X *depuis la mort de la mère la ferme décline et le père*

Lestibourdois, moitié par sa faute, moitié par des

hasards va se ruinant de plus en plus — avait

retiré sa fille de pension à 17/16 ans. — elle est bien

aise de se marier pr être débarrassée de la campagne

des paysans —

Du côté d'Emma, comme remarque Kazuhiro Matsuzawa : « *elle l'épouse pr ne pas épouser un paysan, il a moins les mains blanches* »⁸³. Tant chez Emma que chez le père Rouault, nous pouvons entrevoir une tendance de l'« envie démocratique ». Malgré sa famille qui est atteint par une mauvaise influence économique à cause de la démocratie, le paysan Rouault ose profiter de cette occasion égalitaire, c'est-à-dire de transcender son statut actuel vers celui qu'il imagine meilleur. A ce point, ce que Flaubert dit concernant l'époque moderne est juste : « tous était faux ». Emma ne devient pas comme Homais une bourgeoise, mais cela n'épargne pas la fausseté de son caractère. Ici, à l'instar de Kazuhiro Matsuzawa, nous tentons d'analyser l'éducation d'Emma en la comparant à la réflexion d'Alexis de Tocqueville concernant l'éducation d'une fille en Amérique et celle de la France :

« Il est facile, en effet, de reconnaître que, au milieu même de l'indépendance de sa première jeunesse, l'Américaine ne cesse jamais entièrement d'être maîtresse d'elle-même ; elle jouit de tous les plaisirs permis sans s'abandonner à aucun d'eux, et sa raison ne lâche point les rênes, quoiqu'elle semble souvent les laisser flotter.

En France, où nous mêlons encore d'une si étrange manière, dans nos opinions et dans nos goûts, des débris de tous les âges, il nous arrive souvent de

83 Voir son article : « Un essai de commentaire génétique de l'épisode des Bertaux dans *Madame Bovary* », *Équinoxe* numéro 14, *op. cit.*, p. 42.

donner aux femmes une éducation timide, retirée et presque claustrale, comme au temps de l'aristocratie, et nous les abandonnons ensuite tout à coup, sans guide et sans secours, au milieu des désordres inséparables d'une société démocratique.⁸⁴

Emma reçoit une éducation à l'ancienne comme Tocqueville dit « une éducation timide » et « comme au temps de l'aristocratie ». Et en conséquence, quand elle est retirée du couvent, elle ne se prend plus pour la fille d'un paysan. Nous pouvons imaginer qu'elle ne se rend pas compte de la vague de la démocratie dans un monde actuel où elle se perdra complètement. Flaubert dit au sujet du caractère d'Emma qui s'est fait entre l'éducation à l'ancienne et la réalité de la société moderne, dans une lettre destinée à Mademoiselle Leroyer de Chantepie :

« Et puis ne vous comparez pas à la Bovary. Vous n'y ressemblez guerre ! Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur ; car c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. »⁸⁵

L'envie d'Emma s'agrandit, elle s'enivre de s'imaginer une grande dame. Ce qui est paradoxal, c'est que malgré sa situation d'être bourgeoise, elle ne deviendra pas comme Homais et Lheureux à travers la tentation de la transcendance imaginaire. C'est en conséquence grâce à son insatisfaction qui s'oppose à la satisfaction propre aux bourgeois. Homais est un monstre de la modernité qui se définit par son ego : le « moi » et son précepte qui représentent son envie d'être au centre du tout. Par contre, Emma est, comme Didier Philippot le remarque, un monstre du côté naturel, comme Djaliouh de *Quidquid volueris* qui s'ouvre à l'infinité de la nature par son imagination infinie ou plutôt par sa mégalomanie en s'abandonnant. De ce point de vue, nous pouvons remarquer qu'Emma, au lieu de devenir une bourgeoise, deviendra une mystique (C'est une ironie de Flaubert.). Au lieu de devenir une grande dame, elle devient un monstre enivré et assoiffé. Car les paysans ne peuvent pas devenir bourgeois. Ce qui est différent entre Homais et Emma, c'est que la seconde garde « une grandeur d'âme » à une époque où chaque personne a une intention mesquine.

Selon l'observation des antimodernes, l'égalité rend l'idée des gens médiocres. La société démocratique manque de grandeur. L'image de l'égalité, c'est que tout le monde cherche sa part en se vendant. L'intention de chaque individu, c'est-à-dire « milles cupidités », se substitue à la grandeur du pays. A mesure que la démocratie ronge la politique, la dignité d'un pays se rabaisse. Flaubert considère que la société entière n'est représentée que par les bourgeois. Il dit ainsi dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Le bourgeois (c'est-à-dire l'humanité entière maintenant, y compris le peuple)

84 Alexis de Tocqueville, « Education des jeunes filles aux Etats-Unis », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I**, p. 207.

85 A Mademoiselle Leroyer de Chantepie, le 30 mars 1857.

(...) »⁸⁶

Si le mot « bourgeois » signifie comme le dit Flaubert « l'humanité entière », la conception politique, basée sur les intentions des bourgeois qui « pensent bassement », donne lieu à une société « médiocre ». Car « tous ceux qui pensent bassement » signifie « tous ceux qui cherchent leur intérêt personnel ». Ainsi, dans la scène des Comices agricoles, l'autorité se mêle aux bourgeois et la totalité de la population représente la société actuelle, la société monstrueuse, de l'époque de Flaubert. Il décrit la totalité de société démocratique où l'humanité est présentée comme celle qui est sans cœur. Sur ce point nous pouvons le remarquer dans une lettre destinée à Louise Colet :

« Tu auras appris par les journaux (sans doute) la soignée grêle qui est tombée sur Rouen et *alentours*, samedi dernier. — Désastre général, récoltes manquées, tous les carreaux des bourgeois cassés. Il y en a ici pour une centaine de francs au moins, et les vitrines de Rouen ont de suite profité de l'occasion (on se les arrache, les vitriers) pour hausser leur marchandise de 30 pour cent. Ô humanité ! C'était très drôle comme ça tombait ! et ce qu'il y a eu de lamentations et de gueulades était fort aussi. C'a été une symphonie de jérémiades pendant deux jours à rendre sec comme un caillou le cœur le plus sensible. On a cru à Rouen à la fin du monde (textuel). **Il y a eu des scènes d'un grotesque démesuré, et l'autorité mêlée là-dedans ! M. le préfet, etc.** »⁸⁷

Ainsi, à l'époque moderne, en totalité la population est tombée dans la bassesse. La société entière devient montreuse. L'époque moderne, où tout le monde tente d'en profiter, manque la grandeur d'âme : « L'histoire a perdu son âme ». C'est-à-dire qu'à mesure que l'idée de l'égalité se répand, l'humanité perd sa dignité. Selon l'observation d'Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique*, dans un pays démocratique l'aspiration à l'honneur et à la grandeur de la pensée n'est pas visible⁸⁸. Et il mentionne les gens de l'Ancien Régime, c'est-à-dire la société hiérarchisée :

« Parce qu'une classe est basse, il ne faut pas croire que tous ceux qui en font

86 A Louise Colet, le 22 novembre 1852.

87 A Louise Colet, le 12 juillet 1853. C'est moi qui souligne.

88 Par contre dans le comportement concernant l'acquisition de la croix d'honneur d'Homais, Kazuhiro Matsuzawa fait remarquer que la démocratisation de l'honneur devient visible dans la société égalitaire. Sur ce sujet, il dit ainsi dans « Une lecture politique de *Madame Bovary* : le bovarysme et l'envie démocratique postromantique » (*Revue Flaubert*, N° 5, Centre Flaubert de l'université de Rouen, 2005, *op. cit.*, p. 6 : <http://www.univ-rouen.fr/flaubert/10revue/revue5/revue5.htm>) : « Vers la fin du roman, le texte dévoile l'ambition qui hante Homais depuis longtemps, celle d'obtenir la croix d'honneur. Il convient de rappeler ici que la légion d'honneur est, selon Littré, « instituée par Napoléon I^{er} pour récompenser les services, les vertus, les talents distingués, les actions d'éclat de toute nature ». Il s'agissait, pour Napoléon I^{er}, d'une sorte de compromis difficile, mais nécessaire entre les notables qui l'avaient porté au pouvoir et une haute bourgeoisie imbue d'idées antinobiliaires. La notion d'honneur ayant été longtemps à la base du statut de noble, la voie est à présent ouverte à tous, d'où la concurrence de tous contre tous : chacun courtise ses supérieurs pour gagner de l'avancement. On assiste alors à ce que nous pourrions appeler « la démocratisation de l'honneur ».

partie aient le cœur bas. Ce serait une grande erreur. Quelque inférieure qu'elle soit, celui qui y est le premier et qui n'a point l'idée d'en sortir, se trouve dans une position aristocratique qui lui suggère des sentiments élevés, un fier orgueil et un respect pour lui-même, qui le rendent propre aux grandes vertus et aux actions peu communes.

Chez les peuples aristocratiques, il n'était point rare de trouver dans le service des grands des âmes nobles et vigoureuses qui portaient la servitude sans la sentir, et qui se soumettaient aux volontés de leur maître sans avoir peur de sa colère. »⁸⁹

Ainsi à mesure que les gens se détachent du joug de la hiérarchie sociale ou de la tradition en tant que fruit de la nature, comme en Amérique, les gens perdent la notion de l'honneur et de la grandeur. Leur raison d'être se résume à la recherche d'une satisfaction matérielle. Ainsi, chez Flaubert, les bourgeois sont représentés par le « néant », physiquement et matériellement contents, mais sans âme. Comme dans ses œuvres de jeunesse, notamment dans *Rêve d'enfer*, le duc Arthur d'Almaroës, un personnage sans esprit, est représenté comme un monstre. Car il n'a pas d'âme ; c'est-à-dire qu'il est « néant » qui même vainc le diable qui représente l'infini, car la portée du pouvoir du diable se borne à l'âme des êtres humains. Il est absolu. De ce point de vue, il y a une coïncidence entre ce personnage et les bourgeois de *Madame Bovary*.

Flaubert conçoit l'art comme mimésis de la nature infinie. Dans ses écrits épistolaires, quand il parle de politique, il mentionne en même temps l'art. Flaubert met l'accent sur la soif de l'âme quand il parle de politique ou de démocratie. L'art est une chose monstrueuse dans laquelle l'harmonie du tout doit être représentée⁹⁰. Il l'écrit ainsi dans *Les arts et le Commerce* :

« Ah ! insensés ! est-ce que l'âme aussi n'a pas ses besoins et ses appétits ? et si vous ne sentez pas en vous-mêmes cet instinct qui demande à se nourrir, non pas de vos denrées, à se réchauffer, non pas de vos forêts, à se vêtir, non pas de vos étoffes soyeuses, mais à faim de quelque chose de grand et de [...], cette âme qui a une soif immense de l'infini et à qui il faut des rêveries, des vers, des mélodies, des extases, qui a besoin de se réchauffer aux feux du génie et de s'entourer de mysticisme et de poésie, eh bien, si vous ne sentez pas cela en vous, de quel droit venez-vous me parler d'intelligence et de pensée ? Il n'y a rien de commun entre vous et moi. Pour votre esprit qui bâtit et détruit, qui marchande et qui trompe,

89 Alexis de Tocqueville, « Comment la démocratie modifie les rapports du serviteur et du maître », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I**, p. 186.

90 Dans les *Œuvres de jeunesse*, le diable représente l'infini de l'univers. Car l'âme est considérée par Flaubert comme une chose infinie et sur laquelle le diable porte le pouvoir absolu. De même dans ses œuvres de maturité, surtout dans *Madame Bovary*, ce sont les bourgeois qui incarnent l'infini monstrueuse par leur bêtise en tant que monstres de la civilisation. Ces derniers s'achèvent par eux-mêmes comme absolu (l'autosatisfaction), mais en vérité ils sont conçus comme néants par l'auteur. Ainsi le néant ressemble à l'infini chez Flaubert, car l'un comme l'autre ils ne sont pas discernables. Et n'oublions surtout pas que non seulement l'âme et la bêtise sont les notions indiscernables par l'intelligence humaine, mais aussi elles s'opposent l'une à l'autre. Depuis l'enfance, cette dualité est représentée chez Flaubert.

je vous l'accorde, mais pour une âme, je vous la refuse ; vous n'en avez point. »⁹¹

A mesure que la modernité s'avance, la recherche matérialiste fait l'objet de la vie des bourgeois. Tocqueville observe comme suit la spécificité de la société démocratique en Amérique :

« La cupidité y est toujours en haleine, et l'esprit humain, distrait à tout moment des plaisirs de l'imagination et des travaux de l'intelligence, n'y est entraîné qu'à la poursuite de la richesse. Non seulement on voit aux États-Unis, comme dans tous les autres pays, des classes industrielles et commerçantes ; mais, ce qui ne s'état jamais rencontré, tous les hommes s'y occupent à la fois d'industrie et de commerce. »⁹²

Les habitants de l'Amérique de Tocqueville ressemblent à ceux de l'époque du progrès de la France. Flaubert craint que les gens deviennent imbéciles à cause de l'industrialisation de l'époque. Il mentionne la fabrication divisée de l'épingle dans une lettre destinée à Louise Colet le 14 août 1853; apparemment il a lu *Les Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith ou Tocqueville qui le mentionne. Le second dit ainsi :

« Que doit-on attendre d'un homme qui a employé vingt ans de sa vie à faire des têtes d'épingles ? et à quoi peut désormais s'appliquer chez lui cette puissante intelligence humaine, qui a souvent remué le monde, sinon à rechercher le meilleur moyen de faire des têtes d'épingle ! »⁹³

L'égalité et les « devoirs » sociaux vont de paire à l'époque. Flaubert dit « l'égalité est un esclavage ». De même Baudelaire dit sur cette époque dont la société est fondée sur des devoirs mutuels :

« La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de *Belges*. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne. »⁹⁴

Mais Nietzsche aperçoit une sorte de *barbarie* dans la société moderne. Il dit sur la destruction de la hiérarchie sociale : « l'égalité est le « retour à la nature » »⁹⁵. Et la nature est quelque chose cruelle ; comme la monstruosité ne naît que de la nature (Philippot, Je l'ai déjà dit.). Les hommes de la nature sont comme des animaux, à ce propos Baudelaire nous le montre dans son « *Gâteau* » où des frères se battent pour un

91 *Les Arts et le Commerce, Œuvre de jeunesse* in *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I., pp. 1181–1182. C'est moi qui souligne.

92 Alexis de Tocqueville, « Comment l'exemple des américains ne prouve point qu'un peuple démocratique ne saurait avoir de l'aptitude et du goût pour les sciences, la littérature et les arts », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I**, pp. 41–42.

93 *Idem.*, « Comment l'aristocratie pourrait sortir de l'industrie », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I**, p. 164.

94 Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu, op. cit.*, t. I, p. 681.

95 Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes, automne 1887–mars 1888*, (77) 9 [116], in *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, t. XIII, p. 68.

gâteau. La société moderne où la morale n'existe plus est cruelle aux yeux des antimodernes.

Des monstres et des monstrueux (les bourgeois) s'imposent. Dans la société démocratique, tous ceux qui font preuve d'honnêteté doivent être exploités par les méchants impitoyables : Emma par Lheureux, Charles qui est abusé par Homais. En conséquence, la société moderne permet aux bourgeois de se multiplier. Flaubert qui dit qu'« [il] n'y a plus d'hommes » ne considère pas les bourgeois comme l'humanité. Pour eux, l'égalité et l'amour du prochain comme principe de la démocratie ne sont qu'une « pose narcissique » pour cacher leur intention atroce. Comme Didier Philippon remarque dans *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*, Homais par exemple, en apparence par sa générosité, nourrit et loge Justin, mais en fait, il le gronde tout le temps pour montrer son « importance » aux autres⁹⁶. L'égalité n'existe pas et « la rage de paraître » d'Homais nous montre malgré son apparence un inconvénient de l'égalité sociale. Comme nous l'avons vu dans l'observation de Tocqueville, en principe, les bourgeois préfèrent les choses matérielles à l'honneur. Mais Homais, lui, ne supporte pas l'état de l'égalité, de sorte qu'il veut se distinguer des autres bourgeois. Et cette volonté est accentuée énigmatiquement par son manie d'étiqueter. A ce propos, comme Kazuhiro Matsuzawa a bien décelé la problématique dans le temps démocratique comme « semblable » de chaque individu dans la condition égalitaire⁹⁷, Tocqueville dit ainsi dans *De la démocratie en Amérique*, sur les habitants des pays démocratiques :

« Mais de nos jours, où toutes les classes achèvent de se confondre, où l'individu disparaît de plus en plus dans la foule et se perd aisément au milieu de l'obscurité commune ; (...) »⁹⁸

Ou encore :

« (...) un peuple qui a entièrement changé de face et qui en change sans cesse »⁹⁹

La manie d'Homais, « un homme du progrès », c'est de mettre des étiquettes sur des bœufs¹⁰⁰. Ce comportement est décrit énigmatiquement. Là-dessus, nous pouvons imaginer que cette manie est provoquée par l'effet pervers de l'égalité. Il est mal à l'aise dans l'égalité où il n'y a pas d'individualité, c'est le chaos. C'est la raison pour laquelle, il demande une croix en se vendant pour « s'étiqueter » une valeur

96 Didier Philippon fait remarquer ce point narcissique d'Homais. Voir le chapitre 3 : « Du culte de l'homme au culte du moi : L'autolâtrie individuelle » de *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*, *op. cit.*, pp. 337–405.

97 « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique » de Kazuhiro Matsuzawa, *Madame Bovary et les savoirs*, *op. cit.*, pp. 85–92.

98 Alexis de Tocqueville, « Des causes principales qui tendent à maintenir la république démocratique aux Etats-Unis », *De la démocratie en Amérique* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I*, p. 328.

99 *Ibid.*, p. 328.

100 Sur la manie d'étiqueter d'Homais, voir *Vérité des choses, mensonge de l'Homme*, *op. cit.*, pp. 254–259.

suprême.

La démocratie est en théorie bonne, mais en réalité vaniteuse. L'idée de l'égalité et de la liberté ne se concilient pas avec l'intention des gens : tous deviendraient les bourgeois. La scène des Comices agricoles sert de réduction de la société moderne. D'ailleurs, Flaubert lui-même observait des comices agricoles pour la rédaction :

« (...) Ce matin, j'ai été à un comice agricole, dont j'en (sic) suis revenu mort de fatigue et d'ennui. J'avais besoin de voir une de ces ineptes cérémonies rustiques pour ma *Bovary*, dans la deuxième partie.

C'est pourtant là ce qu'on appelle le Progrès et où converge la société moderne. J'en suis physiquement malade. L'ennui qui m'arrive par les yeux me brise, nerveusement parlant, et puis le spectacle longtemps enduré de la foule me plonge toujours dans des vases de tristesse où j'étouffe !

Je ne suis pas sociable, définitivement. La vue de mes semblables m'alanguit. Cela est très exact et littéral. (...) »¹⁰¹

Il se fatigue moralement de la vanité du mot « progrès ». Pour Flaubert la société moderne est celle qui est monstrueuse dans la mesure où la totalité de la population est confrontée à la crise du nivellement par le bas. Homais, malgré son principe de l'égalité, représente bien la souffrance de l'égalité que Flaubert lui-même ressentait. Dans la scène des Comices, les participants (les bourgeois) sont décrits comme du bétail qui cherche leur part dans la condition égalitaire :

« Le festin fut long, bruyant, mal servi ; l'on était si tassé, que l'on avait peine à remuer les coudes, et les planches étoilées qui servaient de bancs faillirent se rompre sous le poids des convives. Ils mangeaient abondamment. Chacun s'en donnait pour sa quote-part. »¹⁰²

Dans la souffrance étouffante à la condition égalitaire, Homais tout seul aspire à sortir de cette éternelle étable d'êtres humains où tous sont mêlés, le haut et le bas, en cherchant leur part. Homais crée l'image d'une croix dans son jardin, il ne cache pas sa vraie intention d'y arriver. Homais enfin trahit le principe de l'égalité; nous lui apercevons une passion inassouvie qui diffère de celle d'Emma. En flouant toutes les pratiques, Homais monte dans l'échelle de la société.

La société moderne est un lieu de concurrence acharnée. Aux yeux des antimodernes comme Baudelaire, Nietzsche et Flaubert, le monde entièrement libre qui ne s'appuie sur aucune valeur traditionnelle paraît celui du chaos où tous les êtres humains se transforment en « animaux rapaces » ou en « êtres errants » qui « changent tout le temps le visage ». Dans cet état chaotique qui est accentué par le nivellement de toutes les valeurs supérieures, seuls les êtres humains les plus monstrueux peuvent survivre. Et cet individu conçu comme divinité doit être représenté uniquement par son ego. Comme le récit se termine par une annonce de la remise de la décoration d'Homais, cela doit être interprété comme un accomplissement de sa monstruosité

101 A Louise Colet, le 18 juillet, 1852.

102 *Madame Bovary*, p. 206.

et la naissance d'une « autre » humanité dont le sujet est déjà traité dans ses œuvres de jeunesse, surtout dans *Rêve d'enfer* : « l'autre ». Ainsi son distinction lui assure une puissance *hénorme* comme dieu par rapport à la société nivelée par le bas où toute la population est devenue comme « esclave » ? Sinon, est-ce que nous pourrions considérer la distinction d'Homais comme une réapparition de la dictature de l'époque ancienne ? De toute façon, dans le processus de la transcendance d'Homais, nous ne remarquons pas un caractère concret d'un homme raisonnable. Par contre son trait paraît être marqué par l'absurdité, surtout au moment de sa distinction. Son caractère irrationnel doit être pris pour la *vérité* tel qu'elle de l'humanité de l'époque que Flaubert y reconnaît de la *monstruosité*. Et comme Kazuhiro Matsuzawa dit qu'« [u]n siècle et demi après la publication de *Madame Bovary*, nous sommes encore fascinés par son charme problématique »¹⁰³, le récit reflète encore notre propre image d'existence, en tant que fils et filles des hommes modernes, dans la *nature* infinie de son écriture.

Conclusion

Flaubert considère les temps modernes comme une souche de la monstruosité. Dans *Madame Bovary*, les modernes sont considérés comme des monstres dont le caractère est marqué par l'illogisme et l'abêtissement. Du point de vue interprétatif, ce « livre sur rien » raconte beaucoup de choses.

Concernant le style, *Madame Bovary* est écrit d'une manière impersonnelle, dans lequel nous ne pourrions relever aucune opinion ni conclusion de l'auteur. A ce propos, Hans Robert Jauss constate dans cette manière de la rédaction a un effet incontestable sur les lecteurs qui sont obligés de fixer leurs yeux à la vérité tel qu'elle. Il dit que cette manière descriptive permet aux lecteurs de « se défaire de l'aspect familier des choses, à participer à l'élaboration de ce monde nouveau qui se continue dans le tableau »¹⁰⁴.

Cette volonté de ne pas conclure le récit est la conséquence de l'observation à la fois scientifique et sceptique de l'auteur qui considère l'art comme une « harmonie » universelle. Par ce rejet de la conclusion, nous considérons que les lecteurs, y compris les chercheurs, sont invités par l'auteur à interpréter ce texte.

Dans *Madame Bovary*, nous avons vu que l'idée démocratique doit être interprétée comme l'abêtissement de la totalité de l'humanité. A mesure que l'idée du progrès se répand, l'illogisme devient le « dogme » dominant de la société où progressivement toutes les valeurs suprêmes comme la dignité humaine sont anéanties. Les modernes qui ne se rendaient pas compte qu'ils perdent leur moralité sont décrits comme « animaux rapaces ». De même ils se prennent pour le centre de l'univers en tant que Dieux en croyant au « progrès infini ». Cette croyance repousse en conséquence toutes les valeurs supérieures par rapport à leur existence finie. Cette

103 Kazuhiro Matsuzawa, « *Madame Bovary* et Tocqueville. Une lecture politique et philosophique », *Madame Bovary et les savoirs*, op. cit., p. 92.

104 Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*. Paris, 1978, Gallimard, coll. « nrf », p. 145.

tendance moderne est considérée par l'auteur une « bêtise humaine ».

L'illogisme des modernes est visible dans la « distinction » d'Homais qui a à la fin « honte d'être bourgeois ». Homais qui représente l'homme de la raison n'est pas raisonnable. Le dix-neuvième siècle est l'époque de l'optimisme, du dogmatisme etc., qui sont pour Flaubert comme le charlatanisme ou l'aveuglement ; l'humanité laisse complètement à l'écart la présence d'un vrai ordre qui existe invisiblement dans la nature. Flaubert montre dans *Madame Bovary* la dualité de la monstruosité : d'un côté celle de la nature qui représente le vrai ordre, de l'autre celle de la modernité qui est faux (= le néant). L'absurdité du comportement des bourgeois dans leur modernité se révèle devant l'ordre naturel. De même quand on considère cette immensité démesurée et imperceptible de la nature divine, nous ne pouvons pas renier la petitesse de l'humanité.

L'art est considéré par l'auteur comme une seconde nature. Cette idée vient de la philosophie de Hegel et elle se lie à celle de Spinoza. Selon celles-ci, dans la nature il existe une divinité omniprésente, qui est une autre monstruosité à côté de la monstruosité moderne.

Cet ouvrage est comme l'analogie du monde réel de son époque, pour d'y puiser la signification concrète de la monstruosité, nous avons procédé à une interprétation herméneutique. Quand on regarde le processus de la rédaction de *Madame Bovary*, grâce aux manuscrits conservés, cela nous permet une interprétation plus explicite de ce texte qui est comme un tableau à la fois muet et éloquent.